

## Entre rigueur et engagement

FRANCIS DUPUIS-DÉRI, *La peur du peuple. Agoraphobie et agoraphilie politiques*, Montréal, Lux Éditeur, collection Humanités, 2016, 464 pages

Simon Leduc

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

### ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Leduc, S. (2017). Compte rendu de [Entre rigueur et engagement / FRANCIS DUPUIS-DÉRI, *La peur du peuple. Agoraphobie et agoraphilie politiques*, Montréal, Lux Éditeur, collection Humanités, 2016, 464 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 26–26.

## ENTRE RIGUEUR ET ENGAGEMENT

Simon Leduc

Professeur au département de français et de littérature du Collège Montmorency

FRANCIS DUPUIS-DÉRI  
**LA PEUR DU PEUPLE.**  
**AGORAPHOBIE ET**  
**AGORAPHILIE POLITIQUES**  
Montréal, Lux Éditeur, collection  
Humanités, 2016, 464 pages

Quiconque a porté attention à la situation internationale des dernières années a pu constater le motif récurrent d'agoras populaires émergeant au cœur des villes. Qu'on pense à *Occupy*, aux Printemps arabe et érable, aux *Indignés* ou à *Nuit Debout*, on remarque un même désir de reconquête de la vie démocratique et une revalorisation de la parole publique. Avec *La peur du peuple*, le politicologue et militant Francis Dupuis-Déri s'appuie sur de tels phénomènes pour interroger les réactions qu'ils provoquent; entre l'enthousiasme et le mépris, ces rassemblements illustrent les conflits qui travaillent nos sociétés.

Remarquant avec lucidité que plusieurs des voix critiquant farouchement ces initiatives populaires le font au nom d'une défense des structures démocratiques, Dupuis-Déri propose d'opposer agoraphilie à agoraphobie plutôt que de parler d'oppositions entre pro et anti démocratie. En effet, l'essayiste aux convictions anarchistes refuse de qualifier de démocratique le système de représentation libéral puisque ce dernier confisque la possibilité de participation directe à l'effort politique. Il parlera ainsi de « monarchie » et d'« aristocratie élective » (p. 173) pour désigner les régimes libéraux dans lesquels seule une élite (qui, note l'auteur, a la même étymologie qu'élection) a accès au pouvoir. Le système de représentation n'est pour lui qu'une « sorte de précipité alchimique » (p. 163) donnant faussement à croire que la voix du votant est portée par son député.

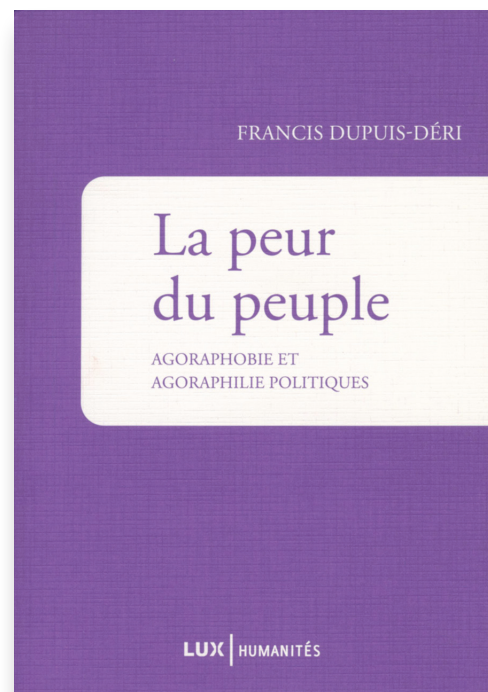
L'auteur déconstruit d'ailleurs l'idéalisation de la civilisation occidentale qui serait l'héritière de la Grèce antique et de sa lumière démocratique, multipliant les exemples de sociétés « primitives » pour qui les processus décisionnels traditionnels sont beaucoup plus consensuels et fondés sur le débat public que ne l'ont été les expériences colonisatrices européennes. Il évoquera d'ailleurs que le terme même de « démocratie » est demeuré péjoratif pour les élites européennes jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle alors qu'au Canada, il n'a été adopté que lors de la Première Guerre mondiale dans un effort de séduction des masses à mobiliser.

ARGUMENTAIRE ET RAPPORT DE  
FORCE

Si on peut dire qu'une des forces de l'essai est sa capacité à remettre en question certains lieux communs à propos d'un Occident éclairé, il apparaît malheureusement que certains arguments demeurent discutables. On apprécie fort, par exemple, que l'essayiste présente sa réflexion comme un bricolage dans lequel se trouvent mêlés des éléments de philosophie politique, d'anthropologie, d'histoire, mais aussi des témoignages de militants glanés ici et là; cet assemblage a le mérite d'offrir un spectre large et égalitariste au développement de la pensée. Il est aussi pertinent d'ouvrir la question politique sur le monde du travail, là où les structures hiérarchiques sont trop souvent perçues comme des évidences inévitables. Quand on pense que l'espace de travail est devenu, à une époque de fragmentation de l'espace public, un des seuls endroits où des gens peuvent se parler d'un projet commun, il semble plus que pertinent d'y amorcer une réflexion sur les moyens d'y agir dans des perspectives démocratiques. Les exemples ne manquent d'ailleurs pas pour illustrer comment le conseilisme ouvrier permet d'envisager une organisation minimisant les rapports hiérarchiques; de l'Espagne de 1936 à l'Argentine de 2001 se dégage une même créativité populaire que le professeur prend plaisir à donner en exemple.

**On sent que pour le militant, le pouvoir se trouve dans la capacité de mobilisation plutôt que dans la valeur des idées et qu'ultimement, la qualité argumentative est de peu d'usage pour trancher dans l'espace politique.**

L'essai perd par contre de sa substance quand Dupuis-Déri délaisse la rigueur universitaire pour endosser un propos davantage militant. Ainsi, l'auteur voit dans la méfiance populaire à l'égard des élites politiques un appui à ses thèses anarchisantes; l'actualité nous montre malheureusement que le cynisme et l'antiélitisme ont fortement contribué à l'élection de Trump. La réflexion achoppe aussi quand vient le temps d'opposer ses arguments agoraphiles à ceux issus de l'agoraphobie. Alors qu'il prend soin de signaler avec raison que « l'agoraphobie politique [est] aujourd'hui en position hégémonique dans l'imaginaire collectif » (p. 103), sa présentation de la réponse agoraphile ne permet jamais d'arriver à un



dépassement dialectique qui donnerait une issue au débat. On sent que, pour le militant, le pouvoir se trouve dans la capacité de mobilisation plutôt que dans la valeur des idées et qu'ultimement, la qualité argumentative est de peu d'usage pour trancher dans l'espace politique. Pourtant, l'anarchisme ne gagnerait-il pas en crédibilité s'il arrivait à convaincre le public de sa cohérence et de sa nécessité?

L'exemple des déchirements opposant les « insurrectionnalistes » aux « assembleurs » dans l'espace révolutionnaire illustre bien cet échec de la voie rationnelle dans le débat politique. Pour les premiers, la palabre argumentative est vaine; la révolution ne se réalisera pas grâce aux mots, mais dans des rues transformées en zone de combat. L'auteur légitime en partie cette position en expliquant les motifs de la colère émeutière, y trouvant une expression polysémique de laquelle ressort un esprit de résistance qui peut être salutaire. Bien que discutable, la position de l'essayiste ouvre courageusement ici un espace de réflexion que les médias éviteront habituellement en dénonçant, comme par automatisme, toute scène d'émeute. Sauf que tout ceci tombe court: l'insurrection ne vient jamais de nulle part; elle est le fruit d'une lecture du monde, d'une réflexion critique et donc, d'un débat. De quelle autorité les révolutionnaires peuvent-ils se réclamer pour déclarer qu'à partir d'un point, leurs actes plutôt que les mots doivent décider?

En tout, *La peur du peuple* présente diverses idées trop rarement abordées dans la sphère publique actuelle. Bien que l'argumentation n'y soit pas toujours convaincante, spécialement quand la posture universitaire cède le pas au militantisme, l'essai a le mérite de combattre des lieux communs qui sont, à leur tour, assez fragiles. Plus que tout, Dupuis-Déri nous invite à rehausser nos exigences en matière politique. Qui s'en effrayera? ♦